

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, le 31 octobre 2018

Texte de référence : L. Giussani, Vivant, c'est-à-dire présent !, Journée de début d'année de Communion et Libération 2018.

- *Aconteceu*
- *Il monologo di Giuda*

Gloire au Père

Commençons notre travail avec la « ténacité d'un chemin » (p. 11), celle à laquelle nous avons été invités par don Giussani lors de la Journée de début d'année. La première chose qu'on s'est dite c'est d'essayer de comprendre la portée de ce sur quoi nous sommes en train de travailler. Nous savons tous que la circonstance qui a provoqué cette intervention de don Giussani a été mai 68, pour lui cela a été vraiment un défi, qui lui a permis de découvrir quelque chose de plus que ce qu'il connaissait et pensait être vrai. À tel point qu'il s'est laissé remettre en question : « Il y a quinze ans, quand nous avons commencé Jeunesse Étudiante [...] la raison sur laquelle on cherchait à s'appuyer pour inciter à l'adhésion [...] était normalement la suivante : nous sommes nés dans une tradition, il n'est pas juste de continuer ou de négliger cette tradition, sans d'abord nous engager vis-à-vis d'elle. [...] C'est cette raison qui a fait bouger tous ceux qui sont venus avec nous. [...] Si je devais actuellement demander à des jeunes d'entrer dans Jeunesse Étudiante, je ne crois pas que j'emploierais encore cette raison » ; c'est-à-dire : pendant les quinze premières années nous avons fait comme ça, maintenant je ne ferais plus comme ça.

Face à la provocation de mai 68, don Giussani ne s'entête pas (à savoir : j'ai toujours fait comme ça, donc je persiste à faire comme ça !), mais il se laisse remettre en question. Et cela l'amène à découvrir d'une manière plus profonde la nature du christianisme, jusqu'au point d'introduire une différence entre « chrétienté » et « christianisme ». J'ai été frappé en relisant récemment un passage de l'*Amoris laetitia* du pape François, dans lequel il dit : « Il convient de prêter attention à la réalité concrète, parce que "les exigences, les appels de l'Esprit se font entendre aussi à travers les événements de l'histoire", à travers lesquels "l'Église peut être amenée à une compréhension plus profonde de l'inépuisable mystère" » (François, Exhortation apostolique *Amoris laetitia*, 31) du christianisme. Alors, seul celui qui accepte le défi peut être conduit et guidé à une intelligence plus profonde du mystère inépuisable de ce qui nous est arrivé. La première question à affronter est donc : comment Giussani répond-il à ce défi ?

J'ai une question.

Vas-y !

Don Giussani commence son intervention en disant quelque chose dont je ne pense pas avoir compris complètement le sens et la portée : « Cette espérance ne repose plus dans ce qui pourrait vous être donné, mais en vous. [...] L'espérance repose en moi et en toi, en toi et en moi ; l'espérance repose en notre personne ou en quelque chose qui est dans notre personne, et non en quelque chose d'extérieur ; nous ne comptons pas sur une voix, sur des circonstances, sur une situation, sur une occasion ; l'espérance n'est pas là, elle repose en quelque chose qui est en nous » (p. 3). Donc, lorsqu'à la Journée de début d'année j'ai entendu ces mots, je me suis dit : maintenant il va nous dire ce que c'est que ce « quelque chose » qui est en nous. Mais ensuite il me semble qu'il ne l'a pas fait, ou bien c'est moi qui ne l'ai pas perçu. J'ai toujours entendu dire que le salut vient de l'extérieur, que je ne me suis pas donné l'annonce, c'est une annonce gratuite, qui ne dépend pas de moi. Quelle est donc cette ressource en moi qui me permet de faire face à la confusion de notre époque ? J'ai

cherché à me donner toute seule une explication, en essayant de comprendre le texte, et j'ai aussi fait certaines réflexions, mais je comprends qu'en faisant ainsi je risque de refermer la question. J'aimerais que tu reprennes ce passage et que tu m'expliques ce que Giussani veut vraiment me dire. Merci.

C'est une question cruciale pour comprendre – comme tu le dis – « la portée » de l'intervention de Giussani. J'aurais envie de te demander quelle est, d'après toi, la ressource dont disposait Giussani pour affronter mai 68. C'est seulement quand on se trouve face aux défis de l'existence – ce n'est pas que pendant tout ce dernier mois nous n'avons pas eu de défis de ce genre : au travail, en famille, dans les relations, dans les circonstances – qu'on peut voir comment on réagit et avec quelles ressources. Ainsi, nous pouvons faire la comparaison avec don Giussani, pour pouvoir comprendre la portée de ce qu'il dit. Parce que tu as parfaitement raison, la ressource est quelque chose qui est à l'intérieur de nous-mêmes. Donc, que chacun de nous y réfléchisse : « Comment aurais-je affronté le défi de la contestation ? ». Mais ce n'est même pas nécessaire de se demander comment nous l'aurions affronté. Il suffit de se demander : « Comment est-ce que j'ai affronté les événements, les défis du quotidien ou les défis exceptionnels que j'ai dû vivre récemment ? Quelle a été ma ressource pour les affronter ? » Don Giussani dit : « Tout réside dans l'événement [...] quelque chose qui est en dehors de nous [donc tu as parfaitement raison] et qui se propose au fond de nous [c'était quelque chose qu'il avait déjà croisé dans sa vie, qui s'est proposé au fond de lui] [...] ; c'est extérieur à nous, [...] comme la mer dans la tempête. Un événement extérieur à nous [...] [mais qui] nous transperce, jusqu'au fond, par sa proposition ; et cette proposition qui nous transperce jusqu'au fond implique aussi cette pauvre personne qui porte cet événement, malgré elle » (p. 8-9). Ce que don Giussani a rencontré et qui l'a frappé était en dehors de lui, mais à un moment donné c'est devenu quelque chose à lui. Autrement il n'aurait pas pu dire à tous ceux qui l'écoutaient : « L'espérance repose en moi et en toi, en toi et en moi » (p. 3). Alors on voit que quelque chose s'est produit en dehors de nous, et on en voit la portée parce que c'est arrivé jusqu'au fond de nous-mêmes.

Mais pour qu'on puisse comprendre ce qui nous est arrivé, dit Giussani, il faut – je ne sais pas combien d'entre nous s'en rendent compte face aux défis de l'existence – une pauvreté de cœur : « Le symptôme le plus radical de la pauvreté de cœur est l'écoute, la position de réécoute et d'écoute ; de réécoute de ce qui nous a déjà été donné, et donné en abondance » (p. 4). On en a à revendre de ce qui nous a été donné, mais très souvent, n'ayant pas fait trésor « de ce qui nous a déjà été donné, et donné en abondance », on ne le perçoit pas comme une ressource. Et alors ? Toi, mon amie, tu demandes : tous ces défis que nous avons devant nous, cette « confusion de notre époque » – comme tu l'as dit avec une expression très pertinente – comment pouvons-nous les affronter ? Comment êtes-vous en train de les affronter ? Quelqu'un a-t-il pris conscience « de ce qui nous a déjà été donné, et donné en abondance » ? Dans l'intervention de don Giussani nous voyons qu'il est tellement conscient de ce qu'il a reçu – et qu'il sait avoir été donné à nous aussi, c'est pourquoi il peut dire que « l'espérance est en toi et en moi » – qu'il peut la considérer comme la ressource pour affronter le défi, « car Dieu, en tant que créateur, en tant que constructeur, ne peut pas nous préparer quelque chose maintenant si ce n'est en rapport avec ce qui nous a déjà été donné [...] ; car [...] chaque moment contient une nouveauté, une nouveauté impressionnante, qui fait pression sur notre existence et l'incite à avancer, ou l'incite à découvrir et à construire » (p. 4). Pour cette raison tout ce qui nous arrive est pour une découverte plus grande de ce commencement qui nous a été donné, de cette élection et de cette préférence que nous avons découvert lorsque nous avons rencontré quelque chose qui était hors de nous.

Je ne pouvais pas penser à ces choses sans avoir à l'esprit ce qu'on a dit aux Exercices de la Fraternité, en citant von Balthasar : le commencement est « la source dont on ne doit jamais s'éloigner. Même et précisément quand les conséquences sont tirées, la prémisse ne doit pas un instant être oubliée. Notre liberté est inséparable du fait que nous avons été libérés » (H.U. von Balthasar, « Le sens de l'ancienne Alliance », in *L'engagement de Dieu*, Desclée, Paris 1990, p. 23), inséparable donc de cette source qu'est Son action, Sa préférence pour nous.

Quelle est donc la ressource de don Giussani pour affronter mai 68 ? Cette préférence, cette origine dont il ne se détache jamais. Et c'est seulement la pauvreté de cœur qui nous rend conscients de cette ressource. Si cette pauvreté n'est pas en nous, nous ne nous rendons pas compte de comment Giussani a affronté le défi de mai 68, et chacun commencera à faire ses propres analyses, en réduisant tout à ce qu'il sait déjà : « En effet, que se passe-t-il lorsque manque la pauvreté de cœur, de façon exactement proportionnelle ? Il se passe que l'on sait déjà les choses » (p. 8). On ne les nie pas, mais on les sait déjà ; donc on pense : je sais déjà ce qu'est le christianisme et ce qu'il a à voir avec mai 68, ou ce qu'il a à voir avec la confusion du temps présent, ou avec le défi du travail, ou avec mes problèmes affectifs à la maison. Pour cela don Giussani continue : « On croit les savoir déjà, et l'on réduit tout à ce que l'on sait déjà, on a tendance à tout reconduire à ce que l'on sait déjà. Seul le pauvre de cœur peut être enrichi : lui seul est riche ; pour l'autre, il n'y a que de la consommation, c'est-à-dire qu'il vit de ses rentes » (p. 8). C'est ce qui nous arrive à nous aussi aujourd'hui, parce que notre temps aussi est « extrêmement pauvre de cœur, mais pas au sens évangélique du terme [...] car la richesse de cœur est [...] un événement de synthèse [Giussani n'a pas fait une analyse de mai 68, mais il a saisi le noyau de ce défi et il a donné un jugement que nous avons tous compris, sans avoir besoin de faire je ne sais quel Master à Harvard], et le sens de l'histoire est l'indice suprême de la richesse de cœur » (p. 5).

Qu'est-ce que nous avons comme ressource pour affronter les événements actuels ? Don Giussani nous dit : une espérance qui est en nous. Mais parfois cela n'est pas assez concret pour nous et on ne la perçoit pas comme une ressource. Et donc il faut que quelque chose se produise qui nous aide à comprendre quelle espérance est en nous. Non pas parce qu'on se raconte des histoires, mais parce qu'un autre la voit en nous et nous le dit.

Au début de cette année j'ai « redécouvert » un grand-oncle qui a environ soixante ans. Je dis « redécouvert » au sens où je l'ai toujours vu seulement lors de certaines réunions de famille plus larges. Cette année, il a invité ma famille et celle de ma tante à manger chez lui. Tout comme moi, il aime bien manger et bien boire et nous a traité comme des rois. Moi, j'étais content, je mangeais, je buvais, j'en profitais à plein. Il y a eu quelques moments d'échanges entre lui et moi mais rien de spécial ; de fait, ce dont j'ai le plus parlé après à mes amis, c'était tous les bons plats qu'on avait mangés et les bonnes bouteilles qu'on avait bues. Jusqu'à ce que ma tante, quelques semaines plus tard, ne me dise que ce grand-oncle avait été très frappé par moi en particulier. Moi, franchement, je ne comprenais pas et je pensais qu'il s'était enthousiasmé pour notre passion commune pour les bonnes choses, rien de plus. Mais après, j'ai commencé à remarquer certains de ses comportements ; par exemple il est venu lorsque j'ai obtenu mon diplôme de Licence, il m'écrivait et il m'invitait chez lui avec ma fiancée, et puis il m'envoyait des bonnes choses à manger. Un jour, j'ai décidé d'aller le voir avec ma fiancée et j'étais très curieux. Pendant qu'on allait au restaurant on a bavardé et il me posait beaucoup de questions, comme s'il était en train de m'étudier, de chercher quelque chose. Je l'ai compris de manière évidente, pour donner un exemple, lorsqu'il m'a demandé : « Depuis combien de temps tu es avec ta fiancée ? ». Je lui ai répondu : « Depuis bientôt six ans ». « Ah voilà ! j'ai compris ! C'est elle qui t'a remis les idées en place et qui t'a fait mûrir ainsi ». J'ai été très étonné par sa réaction. Ensuite, pendant le repas et après, il y a eu aussi la possibilité de bien lui raconter mon histoire et de lui dire clairement que ce qui a changé ma vie était la rencontre avec le Christ. Après ce que je lui ai raconté, j'ai vu qu'il s'ouvrait beaucoup, et cela m'étonnait de plus en plus : un sexagénaire que je connais à peine ! Je me demandais : mais qu'est-ce qui est en train de se passer ? Et lui, il se confie, il me raconte une multitude de choses, il me dit surtout les difficultés qu'il est en train de vivre, et il me parle beaucoup des autres, de choses extérieures à lui-même, mais jamais de lui-même. Alors, quand il a fini de raconter, je lui demande : « Mais toi, tonton, comment vas-tu ? ». « Eh, tu sais, mon enfant... ». « Non, toi tonton, comment vas-tu ? ». « Eh, celui-ci et celui-là... ». « Non, toi, comment vas-tu ? ». À la troisième fois où je lui pose la question, il fond en larmes, très ému, et il me dit : « En réalité, moi je suis triste, même si on pense que j'ai tout ; j'ai de l'argent, apparemment je ne manque de rien, mais je suis triste ». Et moi je suis désarçonné, je ne savais pas

quoi dire, mais je voulais comprendre ce qui était en train de se passer, alors je lui ai demandé : « Mais pourquoi tu racontes ces choses à moi, qui suis un pauvre diable de 23 ans qui ne te connaît pas ? ». « Parce que quand on a mangé ensemble la première fois, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai vu en toi une espérance. Le problème c'est que cette espérance je ne la vois pas pour moi ». Voilà le fait. Combien de fois, moi aussi, je vois les visages de mes amis pleins d'espérance et de joie et je me dis « Tant mieux pour eux, mais pour moi c'est impossible, il n'y a pas cette possibilité pour moi maintenant ». Mais à l'école de communauté à l'université, après une journée nulle, il s'est passé un fait : un ami racontait qu'il était plein de gratitude et qu'il appréciait chaque moment, et j'ai reconnu que c'était vrai non pas parce qu'il le disait, mais parce que son visage le témoignait, il le témoignait à moi. Il s'agit de regarder et de voir ce que fait le Seigneur avec cet ami, parce que c'est ça qui me contamine en se communiquant à moi. Cette espérance est donnée à lui, elle est donnée à un autre, pour qu'elle puisse aussi m'appartenir. Ce n'est pas « à lui oui et à moi non », parce qu'autrement je reste bloqué dans mes lamentations. Elle est déjà là ! Il s'agit toujours pour moi de décider de suivre Sa méthode ou bien la mienne ; et de le vérifier.

Quelqu'un qui ne te connaît pas bien le voit, même s'il ne comprend pas exactement ce que tu portes : « En toi j'ai vu une espérance. Le problème c'est que cette espérance je ne la vois pas pour moi ! ». Cela te rend la conscience de ce qui t'est arrivé, parce que souvent toi aussi, comme ton oncle, tu penses que certaines choses sont impossibles pour toi. Qu'est-ce que tout cela t'a permis de comprendre ? Que pour saisir tout ce qui est devant tes yeux, il faut regarder et voir ce que le Seigneur est en train de faire. C'est la seule chose qui nous « contamine », la seule chose que toi et ton oncle percevez comme étant pertinente par rapport aux exigences de votre vie. Comment ton oncle a découvert cette espérance ? À travers l'espérance que tu portes en toi, et à laquelle il a pu participer. C'est à partir de là qu'est né en lui le désir de comprendre.

Avec mes amis, nous voudrions comprendre ce que veut dire don Giussani avec l'expression : « Une présence chargée de proposition est donc une présence chargée de sens » (p. 6). Dans le travail qu'on a fait en commun ressortait une pensée expérientielle selon laquelle chaque chose peut être une présence qui remet sur pied le moi et le provoque. Mais qu'est-ce que Giussani veut dire quand il dit que « toutes les présences porteuses d'une proposition ne sont pas chargées de sens » ? D'autres personnes soulignent que dans le texte on parle de témoins, d'annonce, de rencontre. Donc il semblerait que ceux qui sont touchés par une présence chargée de sens sont ensuite en mesure de percevoir chaque circonstance comme une présence provocante. Est-ce que tu peux nous aider ?

Comment pouvons-nous comprendre qu'une annonce est une présence porteuse d'une proposition chargée de sens ? D'abord en regardant, en regardant où cela se produit, autrement on s'enferme dans nos raisonnements. Nous l'avons vu dans l'intervention précédente. Notre ami, en suivant – comme il l'a dit – et en cédant à la méthode de Dieu, sans se détacher de ce qu'il avait trouvé en dehors de lui, il en a été transpercé jusqu'à mettre en mouvement sa personne. Il n'a pas essayé d'expliquer à son oncle l'espérance qui était en lui, mais il était tellement transpercé par cela que sa personne était totalement impliquée, ainsi il n'a pas pu empêcher que cela soit évident pour son oncle, même sans parler directement de l'espérance. Une proposition est pleine de signification, nous dit don Giussani – et nous voyons que ce qu'il dit est vrai parce que nous sommes contaminés – quand la personne qui porte ce message est touchée. C'est ce que me raconte une amie qui ne pouvait pas venir ce soir. Elle écrit que, après avoir participé aux funérailles d'un de ses patients, auquel elle était très attachée, à la fin de la messe « la fille de ce patient m'a donné un billet où ces mots sont écrits : “Chère docteur, pendant ces années de maladie de mon père j'ai beaucoup pensé à vous, vous qui réussissez à chaque instant avec vos mots et votre ténacité à dépasser la maladie. Je vous remercie de m'avoir aidée à donner une raison à l'espérance qui est en chacun de nous et à continuer d'aimer mon père jour après jour en l'accompagnant” [les autres reconnaissent l'espérance que nous portons]. C'est une grâce que de pouvoir rencontrer des personnes qui voient cet “Au-delà” que nous portons, et cela devient un rappel pour moi afin que je Le place toujours plus à l'origine de chacune de mes journées et de tout ce que je fais [ce que nous portons, quand un autre nous le redonne avec cette conscience, devient

pour nous aussi un rappel pour regarder la réalité avec cet “Au-delà” dans les yeux]. L’autre chose qui m’a touchée par rapport à ce fait est liée à ce que tu as dit à la fin de la Journée de début d’année : “Demandons-lui la grâce de nous rendre compte [...] de la responsabilité que nous portons, certainement pas par nos mérites, mais pour ce que nous avons reçu : une méthode par laquelle l’annonce chrétienne, sous sa forme essentielle, peut entrer dans la vie de chacun, jusqu’à impliquer toute notre personne” (p. 11). C’est vraiment une grosse responsabilité, que je sens beaucoup dans mon travail où je suis en contact avec l’humanité réduite à l’essentiel de la maladie et de la douleur. Moi-même je suis rappelée par mes patients à reconnaître l’Essentiel ». C’est cela qui a frappé beaucoup de personnes, c’est-à-dire la nouveauté que le christianisme représente ; beaucoup d’entre nous ont été frappés par l’insistance de Giussani sur le fait que le christianisme est une nouveauté radicale. Par exemple, un autre ami m’écrit : « Dans notre petit groupe de reprise du texte de la Journée de début d’année est ressortie cette question : nous avons été très touchés par cet accent mis sur l’annonce en tant que nouveauté radicale, “quelque chose qui ne pouvait pas exister et qui est là”. Comment est-il possible que l’annonce reste tout aussi imprévisible dans le temps et dans le quotidien ? » Comment pouvons-nous redécouvrir la nouveauté radicale que le christianisme porte en lui ? Quel est pour nous – comme pour don Giussani – la signification des provocations du réel ? Quelle expérience faisons-nous de la nouveauté radicale qu’est le christianisme ? Comme nous le voyons, cette question ne concerne pas ceux qui sont « dehors », mais nous qui sommes « dedans ». N’est-ce pas ?

Oui. En effet ce que dit don Giussani concernant le fait que le rappel à la tradition et au discours ne sont plus en mesure de conduire à une adhésion, ça risque d’être la description de mon rapport avec le mouvement : l’histoire ne me suffit plus, une histoire qui a commencé il y a quarante ans et qui a tout déterminé dans ma vie (travail, mariage, enfants), et cela ne me suffit pas non plus le fait qu’ici je peux écouter des mots et des discours plus intelligents et plus vrais qu’ailleurs ; tout cela ne suffit pas à me faire bouger, même pas seulement à me déplacer pour aller à l’École de communauté ou pour adhérer à d’autres propositions du mouvement. J’en ai parlé avec une amie et je suis arrivée à cette conclusion : dans la plupart des propositions du mouvement il n’y a pas une nouveauté, une présence chargée de sens qui implique, dans le sens qu’elle exprime, la personne qui le porte. Mais la Journée de début d’année a été une véritable annonce, et je n’aurais aucune difficulté à adhérer aux gestes, s’ils étaient tous comme ça. Pour cette raison je te demande une aide sur ce passage : que le christianisme soit une présence chargée de sens qui implique, dans le sens qu’elle exprime, la personne qui le porte, je le reconnais, je l’ai reconnu à la Journée de début d’année en don Giussani, je le reconnais en toi ; mais en moi ? C’est ça le « changement radical de notre conscience » dont parle don Giussani à la fin ? C’est pour ça que tu nous as demandé à la fin : « Comment cet événement devient-il expérience pour chacun de nous, comment entre-t-il jusqu’au cœur de notre personne ? » (p. 11).

Vous voyez ? C’est ça le grand défi parce que cela ne concerne pas seulement les autres, mais nous-mêmes : pour nous non plus un mouvement vécu simplement comme une tradition, comme une histoire, des mots, des propositions ne nous suffit pas. S’il ne se produit pas quelque chose qui nous change, qui nous met en mouvement, nous percevons exactement la même nécessité que nous voyons chez les autres. Et c’est pour ça que don Giussani nous dit que si cela ne se produit pas à nouveau, il ne sait pas combien de temps nous resterons dans l’Église ou dans le mouvement ; bien sûr, on peut aussi y rester d’une manière formelle, mais je ne sais pas pour combien de temps encore cela pourra nous intéresser, si le fait de rester n’arrive pas à nous contaminer, comme on le disait tout à l’heure. Et là don Giussani nous invite à faire un pas, en disant que c’est la différence entre un auditoire d’enfants et un auditoire adulte : « Chez la personne mûre, chez l’homme adulte, tout l’événement dramatique qu’est la vie [...] se joue en lui » (p. 3). On doit accepter cet événement avec son caractère dramatique. Comme don Giussani a dû affronter mai 68, bien souvent toi aussi tu dois affronter des défis ; même la proposition du mouvement est un défi pour toi : est-ce que j’ai les raisons adéquates pour y adhérer ? Si on ne comprend pas la densité qui est dans la proposition on ne pourra pas s’en

tirer en vivant de manière superficielle. Face à toute proposition, chacun de nous doit aller au fond de la question : « Pourquoi est-ce que je dois venir ici ce soir ? Pourquoi est-ce que je dois participer à la collecte alimentaire ? Pourquoi est-ce que je dois faire l'action caritative ? ». Une réponse superficielle ne nous suffira pas. Nous ne pourrions pas rester dans le mouvement comme des adultes sans faire ce chemin, sans la ténacité d'un chemin, parce que – comme le dit don Giussani – « la tradition et la théorie, la tradition et le discours, ne peuvent plus faire bouger l'homme d'aujourd'hui », et on voit très bien que c'est vrai pour nous aussi, pas seulement pour les autres. Mais don Giussani ajoute une autre chose, qu'à mon avis nous devons bien comprendre. Pourquoi est-ce que la tradition et le discours ne sont plus suffisants ? Parce que « pour l'homme adulte et mûr, ce problème ne se pose même pas, précisément parce que pour devenir adulte dans la foi, il faut l'avoir dépassé, il faut avoir dépassé l'intérêt fascinant que suscite la raison historique et l'intérêt admirable pour une esthétique donnée par la perfection théorique » (p. 5-6). Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous pensons être devenus adultes, mûrs, lorsque nous possédons plus de discours et de théories ou lorsque nous sommes capables de faire des remarques. Mais l'homme vraiment adulte se rend compte – comme tu t'en es rendu compte – que cela ne suffit pas. L'homme adulte doit avoir dépassé ce stade, il doit avoir saisi ce dont il a vraiment besoin. Parce que, comme tu l'as dit, c'est un signe de maturité que de se rendre compte que cela ne suffit plus. Mais le fait de se rendre compte que cela ne suffit plus n'est pas un malheur ! Un adulte comprend que cela le met face à la vraie question : de quoi ai-je besoin ? Comment est-ce que je peux découvrir vraiment, à travers cette prise de conscience plus profonde, ce qui me manque, ce dont j'ai besoin ?

Je suis en train de vivre un moment difficile dans ma vie, et ce n'est pas la première fois. Je me retrouve souvent à vivre comme un orphelin, et je perds ma disponibilité. Je suis blessé par la fermeture avec laquelle je me regarde moi-même et mes relations en pensant que moi je sais déjà tout. Toutefois, un fait m'a réveillé par rapport à la question de Giussani sur l'espérance en quelque chose qui est en nous et sur la nouveauté irréductible que le Christ a introduite. Il y a quelques semaines, je suis allé faire une très belle sortie en montagne. Pour moi, aller en montagne c'est un moment dans lequel je peux être libre, content : un moment privilégié. Pendant que je marchais avec les autres et que j'écoutais leurs discours sur la manière d'arriver au sommet, sur les exploits précédents (des discours qui pouvaient être très ennuyeux), j'ai perçu une dissonance très forte, au point que j'ai dû m'éloigner du groupe, parce que face à toute cette beauté, mon cœur voulait davantage. Toute cette exaltation pour l'exploit qu'on était en train de faire n'était pas suffisante. Quand on est arrivé au sommet, j'étais content mais pas heureux, et une question a surgi en moi : est-ce que le goût des choses peut venir seulement du fait qu'on atteint un objectif, même important ? Et je suis arrivé à formuler ce jugement : le vrai goût naît de la conscience de l'origine des choses, du fait que l'on connaît Celui qui nous donne ces choses. C'est pourquoi je peux dire que le cri de mon cœur ces deux derniers jours était déjà le signe du désir de Lui, qu'Il se manifeste à nouveau. Ce malaise a été l'instrument à travers lequel je me suis rendu compte de la nature de mon cœur, du fait qu'aucune chose « extraordinaire » ne parvient à le combler. Grâce à cette expérience, j'ai pu comprendre que c'était Lui qui me manquait. Et je peux dire : « Mais quelle est l'ampleur de mon cœur, si même une chose très belle ne parvient pas à le combler ?! ».

C'est ça la maturité : « Mais quelle est l'ampleur de mon cœur, si même une chose très belle ne parvient pas à le combler ?! ». Et quand il prend conscience de cela, qu'est-ce qui se réveille en lui ? La conscience que son cœur veut davantage. En effet, toute l'exaltation pour l'exploit que tu étais en train de faire était trop peu pour l'exigence de ton cœur, et alors tu as perçu que le goût véritable vient du fait que tu connais Qui te donne ces choses. Mes amis, si dans tout ce que nous faisons et dans tout ce que nous rencontrons nous n'arrivons pas jusqu'à ce « Qui » unique qui peut rendre intéressant ce que je suis et les choses que je fais, le seul qui peut répondre à la totalité des exigences de mon cœur, avec le temps tout semblera insuffisant. C'est cela que Jésus dit dans l'Évangile dans sa simplicité. Je reprends deux épisodes que nous avons rappelés déjà d'autres fois. « Les soixante-douze disciples revinrent tout joyeux, en disant : "Seigneur, même les démons nous sont soumis en

ton nom”. Jésus leur dit : “Je regardais Satan tomber du ciel comme l’éclair. Voici que je vous ai donné le pouvoir d’écraser serpents et scorpions, et sur toute la puissance de l’Ennemi : absolument rien ne pourra vous nuire. Toutefois, ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux” » (*Lc* 10, 17-20). Si nous ne comprenons pas cela, si tout ce que nous vivons n’est pas fait pour que nous nous rendions compte de cela – devant la joie avec laquelle revenaient les disciples, Jésus, qui est leur véritable ami, les introduit à la seule chose qui peut vraiment être adaptée à leur exigence –, si dans tout ce que nous vivons, nous n’arrivons pas à ce point-là, tout ce que nous vivons nous conduira nécessairement au scepticisme, parce que rien ne nous suffit. Heureusement qu’il y a quelqu’un qui nous dit : « Ne te contente pas de cela », c’est-à-dire de ce que tu fais, parce que cela ne suffit pas. C’est ce qu’a compris un homme simple comme le dixième lépreux : il a obtenu ce qu’il désirait – être guéri de la lèpre –, mais quelle acuité, quelle simplicité il faut pour se rendre compte que la guérison ne suffit pas ! Parce qu’il y en a beaucoup qui n’ont pas la lèpre mais qui sont tristes, ils peuvent avoir tout et être tristes ; seul le dixième lépreux a saisi ce qui était encore plus intéressant que de guérir de la lèpre : c’est de revenir à Lui, le désir de Lui. Et donc il ne s’est pas contenté d’avoir été guéri de la lèpre.

Si nous ne faisons pas ce travail d’approfondissement de ce qui nous arrive, pour saisir la seule chose qui est pertinente à notre désir de plénitude, ce qui peut répondre à la tristesse que nous percevons en nous ou que nous voyons dans les autres, ce qui peut donner du goût aux choses – comme tu le disais –, alors nous aussi on finira – comme on le disait tout à l’heure – par se demander si tout ce qu’on fait est suffisant pour que notre participation aux propositions du mouvement puisse continuer à être vraiment intéressante. Ces propositions ne nous sont pas faites et relancées pour obtenir quelque chose d’une manière mécanique, mais afin que se révèle à travers elles, dans ce que nous portons – comme cela s’est produit pour l’oncle de notre ami –, l’espérance qui est en nous. Quel est alors le signe que cette espérance est en nous ? Le fait que nous nous trouvons libres, dans les circonstances que nous vivons, libres de tout projet de notre part, qu’on ne cherche pas un autre point d’appui hors de ce qui nous est arrivé. Et ça, à mon avis, c’est un grand défi qui est devant nous.

Pendant que je faisais le travail sur l’École de communauté, il m’est arrivé de relire un passage d’une rencontre de Giussani avec le CLU, *Uomini senza patria* (Hommes sans patrie, *ndt*), dans laquelle don Giussani revenait sur ce point. C’était en 1982, et tous avaient entendu don Giussani parler de cela, en 68 et dans les années suivantes, mais c’est comme si cela n’était pas entré en eux. En effet, dans cette intervention il dit : « En 73, en 75, en 76 et en 77 » et ainsi de suite, nous avons mis notre espérance en quelque chose que nous, nous faisons. Et il cite quelqu’un qui parlait de « gens qui identifient leur consistance avec une façon d’exprimer ce qu’ils sont » (L. Giussani, *Uomini senza patria. 1982-1983*, Bur, Milan 2008, p. 95, 97). L’espérance n’avait pas pénétré en nous au point de définir la position du moi face aux défis, et on cherchait notre consistance dans quelque chose qui puisse exprimer notre moi. Comment pouvons-nous être libres au point de reconnaître ce que don Giussani nous a dit, à savoir que la réponse au défi des événements de 68 résidait dans l’espérance qui était en lui et qui est en nous (« c’est en toi et en moi ») et non pas en ce que nous faisons ou dans les projets que nous parvenons à réaliser ? « Le fait de nous abandonner à cette Présence nous oblige à abandonner la confiance en notre action, en ce que nous faisons, en notre façon de concevoir, c’est-à-dire la confiance en notre façon de mettre en pratique les valeurs, c’est-à-dire la confiance en notre idéologie, même si elle est chrétienne pour son origine et son prétexte » (*ibidem*, p. 95-96). Parce que cette espérance ne pourra être suffisante pour vivre que si nous nous rendons compte – comme s’en est rendu compte l’oncle de notre ami – que tout ce que nous avons et que nous faisons ne répond pas à la tristesse, ni – comme le disait Giussani à l’époque – « à l’incertitude existentielle », c’est-à-dire à la « peur fondamentale qui fait que l’on considère comme un point d’appui, comme la raison de sa propre consistance, ce que l’on fait » (*ibidem*, p. 96). Et pour cette raison il disait : « L’Affiche [de 1982] est une rupture dramatique avec dix ans et plus de chemin, pendant lesquels le CLU a utilisé [...] les valeurs chrétiennes sans connaître le Christ, sans reconnaître vraiment le Christ » (*ibidem*, p. 98), et par conséquent il n’a pas pu dépasser cette incertitude existentielle. Et si on ne parvient pas à dépasser dans notre expérience l’incertitude existentielle, on cherche un point d’appui ailleurs. Sur

ce point nous pourrions vérifier si nous avons saisi la portée de ce qu'a fait don Giussani en 68, si le contenu de la Journée de début d'année passe vraiment dans notre vie, si nous la considérons comme une proposition adaptée et pertinente aux exigences de notre vie, à la confusion dans laquelle nous vivons, à l'incertitude dans laquelle nous vivons, à la situation sociale, culturelle et politique dans laquelle nous vivons. Parce qu'autrement nous chercherons un point d'appui ailleurs.

Donc le critère pour commencer cette année nous l'avons devant nous : dans quelle mesure l'espérance est en nous, dans ce qui nous est arrivé, au point d'être surpris parce que cela prévaut sur tout autre point d'appui ? Ou bien est-ce que nous cherchons l'espérance dans nos analyses ou dans les choses que nous considérons plus adaptées ? La Journée de début d'année nous montre où don Giussani mettait son espérance pour affronter le défi de mai 68. Chacun de nous doit se demander : ou est-ce que nous mettons notre espérance pour affronter le changement d'époque, la confusion qui domine, la tristesse ou le vide, ou pour répondre à la situation sociale et politique dans laquelle nous vivons ? Est-ce que nous considérons le contenu de la Journée de début comme étant pertinent ou bien est-ce que nous aussi nous cherchons l'espérance là où tous les autres la cherchent, c'est-à-dire dans un homme fort ou en quelqu'un qui promet d'éliminer la pauvreté ?

On a face à nous deux gestes qui peuvent nous aider à prendre conscience de cela : la Collecte Alimentaire et les Stands de Noël AVSI. Nous pouvons les vivre avec la conscience que nous avons acquise en travaillant sur la Journée de début d'année ou nous pouvons les vivre en ayant au fond l'idée que c'est quelque chose de parallèle, qui ne va pas régler les problèmes parce que leur solution est ailleurs. Sans cette conscience que nous donne la Journée de début d'année, mêmes ces gestes pourraient être vécus comme des prétextes pour couvrir notre incertitude existentielle, en considérant les choses que nous faisons comme notre point d'appui. Et donc il sera intéressant de vérifier, une fois les choses faites, où nous mettons notre espérance quand nous faisons la Collecte et les Stands, ou lorsque nous réagissons aux circonstances. Ce sont les possibilités qui nous sont données pour vérifier. Si tout ce que nous faisons ne sert pas à faire grandir notre conscience que cette espérance – que Giussani dit être en nous – est capable de nous faire affronter les circonstances, les défis de tout type, personnels ou sociaux ou politiques, au fond la Journée de début d'année aura été une belle méditation pour nous occuper un moment, mais au fond elle ne sera pas considérée comme pertinente face aux défis de l'existence. Et alors nous irons chercher la réponse ailleurs, nous mettrons notre appui en d'autres choses. Puisque cela s'est déjà produit (comme l'a dit don Giussani : « En 73, en 75, en 76, en 77 »), on ferait mieux de ne pas être orgueilleux au point de penser que nous avons déjà compris. Ce sera une belle vérification à faire !

Grâce à Dieu, l'École de communauté qui nous attend continue avec le chapitre de *Pourquoi l'Église* qui a comme titre « Le lieu de la vérification : l'expérience humaine ». Ce qui est mis au programme dans ce chapitre c'est cette proposition qui nous a été faite à la Journée de début d'année, et on pourra l'avoir en tête pour la vérifier face aux défis de l'existence et voir si on la considère pertinente ou pas. Ce n'est pas facile de la considérer comme telle, ce n'est pas acquis de la reconnaître correspondante à la nature du défi ; en effet, qui d'entre nous aurait pensé que cette intervention de don Giussani était ce qu'il y avait de plus pertinent, en plein chaos, aux exigences de mai 68 ? On n'aurait pas plutôt pensé que c'était le « top » de l'intimisme, le « top » d'une façon de vivre en dehors de l'histoire ? On n'aurait pas cherché ailleurs des solutions plus « concrètes » ? Pour cette raison, en commençant le travail sur ce chapitre, chacun de nous peut faire la vérification de la proposition chrétienne que nous avons rencontrée, pour voir s'il en découvre ou pas la correspondance aux exigences de la vie. Le critère pour vérifier si ce que l'Église répète avec Jésus peut être reconnu comme étant crédible est sa correspondance aux exigences de la vie, aux défis de la vie, aux provocations du réel. Nous aurons une occasion magnifique pour faire aussi ce bout de chemin non pas simplement comme une réflexion abstraite sur un texte, mais comme une vérification pour voir comment nous affrontons la situation dans laquelle nous vivons.

La prochaine École de communauté aura lieu le mercredi 21 novembre à 21h.

Nous continuerons le travail sur le texte *Pourquoi l'Église* : « Le lieu de la vérification : l'expérience humaine », pages 255 à 262. Comme je l'ai dit, avec cette École de communauté nous pouvons faire la vérification de ce que nous avons entendu à la Journée de début d'année. En effet, tout le chapitre est précisément consacré au thème de la vérification, parce que sans cela il n'y a pas de chemin. Tout ce que don Giussani a fait a été pensé pour faire grandir notre « moi », et pour cela il nous a invités à la ténacité d'un chemin, d'un travail. Aidons-nous aussi dans les groupes d'École de communauté à faire ce travail de reprise du texte.

II Journée Mondiale des pauvres

Le dimanche 18 novembre aura lieu la II Journée Mondiale des pauvres. Le mouvement propose à tous de soutenir deux gestes en tant que modalité simple d'adhérer à la préoccupation du pape François :

- La Journée nationale de la Collecte Alimentaire, qui aura lieu le samedi 24 novembre en Italie

- La Campagne des Stands AVSI, dans le temps de Noël en Italie, dont le titre cette année sera : « Sous le même ciel. Osons la solidarité à travers les frontières ». On soutiendra plusieurs projets. Les plus importants sont : en Syrie, pour les soins gratuits dans les hôpitaux pour les pauvres ; au Brésil, pour l'accueil des réfugiés qui fuient le Venezuela ; au Burundi et au Kenya, pour un projet visant à la création de nouveaux emplois ; en Italie, pour aider les Sœurs de la Charité de l'Assomption dans leur travail avec les enfants et les familles pauvres.

Ces gestes nous offrent la possibilité de collaborer à engendrer un sujet, d'abord pour ceux qui s'y engagent, c'est-à-dire des « moi » qui dans leur manière de répondre aux besoins des autres contribuent à faire grandir d'autres « moi ».

Personne n'aurait donné comme réponse au défi de mai 68 celle qu'a donnée don Giussani. Pour nous elle aurait été, comme je le disais, trop « intimiste ». Au contraire, elle s'est révélée comme la plus pertinente face à cette situation. C'est la même chose pour nous aujourd'hui. Ou bien tout ce que nous faisons c'est pour communiquer cette nouveauté – donc aussi les deux gestes qui nous attendent – ou bien nous faisons la « chrétienté » à la place du « christianisme ». « Le christianisme est bien autre chose », comme nous l'avons entendu de la bouche de don Giussani. Pour cela, je souhaite à tous un bon travail !

Veni Sancte Spiritus